

Si nous ne croyons pas aux catastrophes annoncées, c'est moins parce qu'elles nous paraissent invraisemblables que parce que nous ne parvenons pas à les intégrer dans notre univers quotidien : elles y sont étrangères. Leur prise en compte se heurte à l'évidence que rien ne change, que tout doit continuer comme avant : le travail quotidien, le salaire, la voiture, le plein d'essence, les vacances au bord de la mer... Les revendications suscitées par la hausse des carburants donnent la mesure de cette inertie : nombre de nos concitoyens se sont comportés comme si l'État avait le pouvoir d'éloigner l'inéluctable.

Les grandes ruptures peuvent-elles être anticipées ? Les événements nous surprennent toujours, et ce sont eux qui nous forcent à penser différemment. Comme l'observe Hannah Arendt, « la pensée elle-même naît d'événements de l'expérience vécue⁸¹ ». Cela se vérifie au plan collectif comme dans chaque existence individuelle. Pour s'en convaincre, il suffit d'un rapide retour en arrière sur les grands événements qui ont marqué l'époque (la chute du mur de Berlin, le 11 septembre 2001...). Nous sommes la plupart du temps bien incapables de penser la nouveauté avant qu'elle surgisse, toujours réduits à faire des plans pour les batailles du passé. On pourrait en tirer la conclusion qu'il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre la survenue de catastrophes suffisamment graves pour déstabiliser les routines de pensée qui orientent les décisions des responsables politiques et économiques. On ne voit pas ce qui, en dehors d'une succession de catastrophes, pourrait mettre le souci de notre biotope planétaire au cœur de toutes les stratégies. Dans la vie, c'est presque toujours

81. *La Crise de la culture*, Paris, Éditions Gallimard, 1989, p. 26. Sur le thème de l'événement, voir également, de l'auteur, *La Logique de l'espérance*, Paris, Presses de la Renaissance, 2006.

ainsi que les choses se passent : combien attendent leur première alerte cardiaque pour décider d'arrêter de fumer ?

Mais il sera bien tard lorsque l'accumulation des catastrophes obligera les responsables politiques à sonner le tocsin. Nous aurons déjà rejeté dans l'atmosphère assez de carbone pour rendre la terre inhabitable pour des siècles. L'inertie du système climatique est trop grande pour que nous attendions qu'il nous rappelle à l'ordre. Notre salut passe par une lucidité collective sans commune mesure avec celle dont l'humanité a fait preuve jusqu'ici. En sommes-nous capables ? On peut raisonnablement en douter. L'histoire récente montre de quel faible poids pèse un avenir encore flou face aux requêtes tangibles du présent. J'ai rappelé plus haut la déshérence de la politique d'économie d'énergie après le contre-choc pétrolier de 1986, mais l'actualité fournit chaque jour son lot de décisions et de déclarations inconséquentes.

Ces réflexions laissent peu de place à l'optimisme, toutefois ce n'est pas une raison pour baisser les bras. Comme l'observe Jean-Pierre Dupuy, prendre conscience du caractère quasi certain d'une catastrophe est le seul moyen de faire en sorte qu'elle n'arrive pas. Nous n'avons d'autre choix que parier sur un instinct de survie capable de faire émerger aux quatre coins du monde des élites décidées à agir.

Entre dénégation et discours apocalyptique

Face à une menace à la fois grave, imprécise et inédite, il est difficile de trouver le ton juste. Le discours politique tend naturellement à dédramatiser, à gommer les contradictions, au risque de rendre peu crédible l'appel à changer de comportement. La rhétorique du développement

durable risque de tourner à vide si elle n'embraye pas sur des propositions d'action à la hauteur des dangers que l'on évoque.

Pour certains, la cause est entendue : les contradictions entre le développement économique et la défense de l'environnement sont trop importantes pour être surmontées. Si l'humanité veut survivre, elle doit avoir le courage de tourner la page de l'abondance sans limite pour se diriger vers d'autres perspectives de progrès social et humain. Cette posture a pour elle l'attrait de la radicalité, mais elle n'aide guère à imaginer des solutions concrètes. Il est certain que la croissance ne pourra se poursuivre très longtemps sous sa forme actuelle. Mais, à partir de là, bien des options restent ouvertes. Nul n'imagine que l'humanité puisse revenir à des modes de vie passés. Tout bouge trop vite pour que nous puissions nous permettre de stagner. Les hommes, heureusement, continueront à innover, à inventer et à progresser, d'une manière ou d'une autre.

Comme toujours, la réalité sera plus complexe que nos catégories de pensée. Entre la fuite en avant et la régression, il faudra bien tracer une troisième voie. Mais son cheminement reste énigmatique : il est plus facile d'en deviner les obstacles que d'en distinguer les premières prises. Et il est encore plus difficile de trouver les mots justes pour en parler. À la logique économique actuelle sont associés un certain nombre de valeurs et de ressorts de l'action qui font système : la stimulation des désirs, le goût de la performance, la productivité, la compétition, l'accumulation financière. Leur cohérence interne est telle qu'il semble parfois que l'on n'ait d'autre choix que de les accepter ou de les refuser en bloc. Il faudra pourtant bien créer un hybride, réconcilier l'esprit d'innovation et de performance avec l'esprit de frugalité, promouvoir des valeurs plus féminines, relationnelles, sans brider

l'imagination et le goût du dépassement. N'ayons pas peur des mots : notre salut passe par une nouvelle synthèse culturelle.

Dans l'immédiat, les éléments de langage disponibles risquent de nous entraîner sur des pentes glissantes. Comment être lucide sans s'enfermer dans le rôle de Cassandre ou de prophète d'un nouvel âge d'or ? On n'empêchera jamais certains d'espérer par principe et d'affirmer sans preuves que la crise écologique va accoucher d'une société meilleure. Mais comment peut-on annoncer comme une bonne nouvelle ce que le commun des mortels redoute comme une régression ? Que nous le voulions ou non, nous sommes solidaires de cette société qui s'interroge avec anxiété sur l'avenir de sa prospérité. Le prophétisme écologique évite difficilement les pièges de la dénonciation et de l'incantation, creusant un abîme entre ses idéaux et les préoccupations quotidiennes des gens. Pour être crédible, la posture radicale exige une grande cohérence entre les paroles et les actes. Or, qui peut se vanter d'agir en parfait accord avec sa conscience écologique ? Quand je prends ma voiture, je pense aux glaciers qui fondent, mais cela ne m'empêche pas de la prendre !

Du catastrophisme à l'utopie

De quelles pensées avons-nous besoin pour nous convaincre et convaincre les autres d'agir ? Il faut d'abord s'informer, informer et expliquer, s'efforcer de traduire en une langue claire les connaissances scientifiques qui ne cessent de s'accumuler. Mais la lucidité n'a jamais été une garantie de sagesse, elle peut mener au cynisme, au désespoir ou au repli sur soi. Lorsque l'avenir collectif n'a pas

de sens, chacun peut être tenté de trouver refuge dans son roman personnel⁸².

Il ne suffit pas de savoir que nous sommes sur la mauvaise pente, il faut encore donner envie d'emprunter collectivement un autre chemin. L'homme ne peut regarder le réel en face qu'à la lumière d'une espérance. Notre incrédulité devant ce qui ruine nos schémas de pensée se double d'un désintéret pour ce qui n'ouvre aucune perspective. Nous ne pouvons même pas envisager ce qui, pour nous, n'a pas de visage regardable.

Chacun sait que le ver est dans le fruit. Le monde assiste, incrédule, au désenchantement des promesses de la modernité, sans savoir par quoi les remplacer. La croissance, le progrès, ne sont pas seulement des réalités tangibles, ce sont aussi des mythes, des histoires auxquelles on croit et qui contribuent à donner du sens à la vie. Quand les grands récits ne sont plus crédibles ou virent au cauchemar, c'est comme un mal insidieux qui se répand dans les têtes. Nos projets manquent soudain d'horizons : on ne sait plus où l'on va, menacés par un sournois sentiment d'absurdité.

Si nos mythes les plus chers sont atteints, par quoi les remplacer ? Comment s'armer moralement pour faire face avec détermination et sérénité à l'épreuve qui vient ? Il est temps de dire que nous allons affronter une épreuve et de chercher à lui donner un sens. Le pire n'est peut-être pas la catastrophe, mais la perte symbolique, le deuil d'une certaine idée du progrès. La crise écologique nous atteint par ses conséquences concrètes, mais elle ébranle aussi notre imaginaire. Elle apporte un douloureux démenti à quelques-unes des plus délectables promesses de la modernité : le progrès indéfini, la toute-puissance de la

82. D'où, peut-être, la vogue de l'autofiction dans la littérature actuelle.

technique, le développement sans frein de la mobilité. Par quoi les remplacer ?

Face au désarroi qui guette, nos autorités sont muettes. Personne ne se risque à exposer la vérité dans son dénuement. La guerre qui s'annonce, on nous la promet « fraîche et joyeuse » ; on nous dit, par exemple, que l'écologie est bonne pour la santé, pour la qualité de la vie, voire même pour notre porte monnaie ! Mais on peine à reconnaître qu'il faudra d'abord accepter de nouvelles contraintes et renoncer à des satisfactions auxquelles nous pensions avoir droit. On veut bien dire qu'il faut changer de comportement, adopter de nouvelles valeurs, mais on fait semblant de croire que ce sera facile et sans douleur. Quand on voit le mal qu'ont les hommes politiques à prononcer le mot « rigueur » lorsque l'état des finances publiques l'impose, on mesure la distance mentale qui nous sépare du réel. Sans aller jusqu'à promettre « du sang, de la sueur et des larmes », il faudra bien un jour « parler vrai » sur les conséquences du temps chaud qui s'annonce.

Mais nous manquons de mots pour nourrir notre volonté d'agir. La crise écologique n'est pas seulement un défi technique, social et politique, c'est aussi un défi poétique et spirituel. L'action sensée n'est jamais simplement une action rationnelle : elle a besoin d'un cadre qui lui donne du sens. Tout homme a besoin d'inscrire son action dans des mythes ou des « grands récits », des fenêtres ouvertes sur un arrière-monde plein de promesses. Vivre debout exigera bientôt de transformer l'expérience frustrante de la limite en utopie mobilisatrice, ce qui n'ira pas sans inventer de nouvelles figures du bonheur.